

Transcription « Présentation du travail de Michèle Waquant » du 17 décembre 2004 au lycée Romain Rolland de Goussainville

DISCUSSION:

Un homme dans la salle : Pourquoi avez-vous mis cet oiseau en cage ?

MW : Je ne l'y ai pas mis, il était là. Cet oiseau était en cage.

Un homme dans la salle : Je suis allé cet été dans un parc naturel et effectivement la chouette des neiges ne se trouve pas ailleurs qu'à l'ouest. J'en ai rapporté des plumes, c'est tout ce que je peux m'offrir. Effectivement ils sont en cage.

MW : Mais ce n'est pas pour rien non plus que je l'avais intégré dans un téléviseur ; un téléviseur c'est aussi une cage.

Un homme dans la salle : Deux cages ?

MW : Quand je dis qu'un téléviseur est une cage, je signifie qu'on prétend nous y montrer ce qu'est le monde. Cela nous montre certes une certaine manière de voir le monde mais, en nous laissant supposer qu'il s'agit du monde tel qu'il est dans toute sa réalité, on nous manipule. Enfin quand il s'agit de la télévision, cela nous conduit à penser d'une manière unique et il faut vraiment réagir et se faire violence pour ne pas être toujours dans l'adhésion, pour ne pas être toujours en train de croire tout ce qu'on nous dit. Essayer de voir que cela n'est pas tout à fait la *vraie réalité*, ça peut être le début d'autre chose.

M. Bontemps, proviseur du lycée Romain Rolland: En quoi est-ce une œuvre ?

MW : l'image de la chouette est un fragment d'œuvre.

M. Bontemps : Oui, euh, un fragment d'œuvre ? Parce qu'on a d'un côté une photo et de l'autre côté une sorte de ronronnement* ?

* *allusion à la bande sonore qui est une litanie de mots tendres*

MW : Si on ne prête pas attention, effectivement cela ressemble à un ronronnement, mais c'est déjà quelque chose un ronronnement. J'adore quand les gens ronronnent.

M. Bontemps : Mais comment Qu'est ce qui vous fait dire qu'une photo sur un ronronnement c'est une œuvre artistique ?

MW : Je ne dis pas. Je le fais. Je suis artiste et je fais ça.

M. Bontemps : Là on est dans l'œuf et la poule. En fait, c'est une œuvre parce que vous êtes artiste ou vous êtes artiste parce que vous faites une œuvre artistique ?

MW : Un artiste c'est quelqu'un qui a toujours, toujours à rendre publique sa pensée et c'est le public qui juge. Et s'il (elle) poursuit, s'il (elle) continue, il (elle) finit par pouvoir dire qu'il (elle) est un artiste ou une artiste. C'est sa pensée, il (elle) la met sur la place publique en toute humilité ; qu'est ce qu'on peut faire d'autre ? Et puis il (elle) est jugé (e). Mais là vous n'avez qu'un seul

élément pour juger; si cela ne fait jamais aucun sens, au bout d'un moment ça s'épuise. Mais si d'une action à une autre action, dans la durée, dans le temps, ça prend du sens, quelque chose se construit. Et on peut dire qu'il y a une pratique artistique, on peut dire qu'il existe des œuvres. Une œuvre bien évidemment, on voudrait toujours qu'elle soit un chef-d'œuvre, mais une œuvre peut être une toute petite chose. Ça peut être un mouvement de danse, cela peut être une toute petite chose qui fait un interstice dans la vie fonctionnaliste, quelque chose qui questionne, qui n'a pas forcément la réponse. On peut effectivement se demander ce que ça fait là comme ça, une image d'oiseau...

Une femme dans la salle : Pourquoi avez-vous choisi cette image, enfin ce fragment d'œuvre à nous représenter?

MW : Je suis d'origine québécoise, j'ai dit que c'était une image de mémoire. Je l'ai appelée NORD. C'est une image emblématique du Québec. C'est l'oiseau qui représente le Québec, une chouette, la chouette Harfang. Et pour moi c'est une image très, très synthétique. Si l'on veut, elle dit le nord parce que c'est un oiseau qui n'existe pas dans le sud. Elle dit une certaine manière d'être au monde parce qu'il fait froid, la neige vous en donne un indice, effectivement dans le nord il y a forcément un moment ou un autre où il y a de la neige. C'est une image de mémoire mais c'est une image fixe et en même temps il y a cette neige qui n'en finit pas, qui continue toujours. Il y a un poète qui disait : « ha! Que la neige a neigé ». Que la neige a neigé, voilà la neige, "elle" neige. J'ai choisi quelque chose d'extrêmement simple qui contenait plusieurs choses à la fois.

Une femme dans la salle : Vous avez un message à transmettre derrière cette oeuvre?

MW : Le message ? Moi j'en ai plein évidemment. Quand on propose une représentation, on propose un voyage et les gens font ou non le voyage. Peut-être peuvent-ils aussi refuser le voyage mais c'est déjà prendre position. Ils disent : « non ce voyage n'est pas pour moi », mais au moins ils prennent position. Moi je fais une proposition; après les gens la reçoivent, la reçoivent différemment, la refusent, l'acceptent, font un voyage avec ou pas, ça m'échappe et en même temps, c'est ça toute la vie des oeuvres. Par exemple, je sais que certains mots tendres font beaucoup rigoler et ça me plaît bien que ça fasse rigoler ; ce n'est pas forcément mon intention d'accumuler tous ces mots pour faire rigoler les gens. Mais si quelqu'un rigole, c'est qu'il s'est emparé de la chose et la vit à sa manière. Et c'est déjà un plus par rapport à tout ce qu'on nous impose. Quand je dis *œuvre*, je n'oserais pas aller très loin dans la notion d'œuvre parce que ça fait lourd. Moi je travaille avec de la vidéo, je travaille donc par rapport à quelque chose qui est la télévision; forcément, ce sont les mêmes outils. La télévision s'adresse au plus grand nombre, tandis que moi je sais bien que je m'adresse à très peu de gens et souvent en plus en les bousculant. Ils se disent « ...mais qu'est ce qu'elle nous veut celle-là ? Qu'est qu'elle fait, mais qu'est ce qu'elle cherche ? ». Et justement ce "*qu'est-ce qu'elle fait?*", par rapport à tout ce qu'on est prêt à accepter de la télé, c'est le moustique, c'est une petite piqûre, une petite piqûre de moustique, et j'en connais un chapitre sur les piqûres de moustiques: on en a beaucoup au Québec !

Une personne du public : Est-ce que c'est l'animal qui est en cage ou est-ce que c'est nous ? Est-ce que ce n'est pas l'animal qui est libre, qui est là ?

MW : S'il est vraiment derrière le grillage ? Mais ça n'empêche que nous aussi nous sommes peut-être en cage, ça fait deux cages face à face. Une est un peu plus grande que l'autre mais nous sommes plus nombreux à la partager.

La même personne : On ne voit pas derrière l'animal s'il y a peut-être la liberté.

MW : Le grillage nous sépare de lui, je ne sais pas si vous avez déjà remarqué, ça me fascine toujours quand je fais de la vidéo ; quand on dit qu'on fait de la vidéo, le grand idéal des gens qui font de la télé, c'est « Aller sur le terrain et rapporter les images au plus près » mais on regarde à travers un objectif et en plus, on cadre. Lorsqu'on cadre, on laisse plein de choses en dehors du cadre. Finalement, du réel, qu'est-ce qu'on attrape ? Quelque chose qu'on a cherché ? Quelque chose qu'on veut montrer ? Et tout le reste ? On le laisse de côté. Je me suis toujours dit que la vidéo, la caméra, c'était quelque chose qui protège la personne qui filme du réel. Et en même temps, cela me rend triste parce qu'on ne va jamais dans le monde comme ça, sans arme. On est toujours armé de quelque chose. D'une caméra, d'un appareil photo, d'un appareil d'enregistrement du son. On a toujours quelque chose qui nous sépare, qui nous tient à distance.

Le Monsieur de la salle (M.) : C'est vrai, même le pinceau et la palette sont un filtre au regard de chacun, on passe par le regard de l'artiste forcément, vous ne pouvez pas l'ôter, il n'y a que le Duc de Bourgogne mangé par les loups qui a eu la réalité des choses sans filtre. Dans la vraie nature, aujourd'hui on ne peut pas s'offrir cela hélas.

On ne peut pas se l'offrir sans aller dans des endroits préservés, préparés, organisés, les zoos, c'est sûr. Le monde animal, le monde sauvage et le monde libre s'est atrophié au profit de l'homme. Et plus l'homme prendra du territoire, il n'y a qu'à considérer l'Amazonie, et plus le monde libre animalier s'atrophiera.

MW : Je ne parle même pas d'aussi loin que l'Amazonie, moi je parle des villes dans lesquelles on vit...

M. : On n'est pas en ville là ! La chouette des neiges, on est carrément dans des contrées hostiles, je dis au sens « homme » du terme « hostile ». Il y a quand même une température qui fait que nous n'irons pas ! Grand merci à vous de nous faire voir que ceci existe. Mais c'est vrai qu'il est très difficile d'aller vers ce genre de spectacle, et de vie et, d'intimité avec l'animal. Là vous avez effectivement, au travers du grillage, voulu traduire ce qu'était le filtre qui ne peut qu'exister aujourd'hui ; on est combien sur terre ? Le diamètre du fil est tout petit par rapport à ce qu'il sera dans quelques années. Tout petit. C'est fort à parier. Seules les neiges fondent, jamais le fer et le fil de fer.

MW : Oui, je suis assez d'accord avec vous.

M. : Je vous remercie de vouloir nous ramener à ce qui existe autour de nous, et je dirais presque dans un autre monde, parce qu'il faut aller vers ce monde là pour savoir qu'il existe. Alors il y a des individualités comme vous qui nous le font voir, il y a effectivement tous les Ushuaïa du monde et tous les grands trips de FR3 du dimanche matin et tous les ex-Frédéric Rossif qui nous faisaient voir le monde animal et la vie sauvage, et tous ces gens là qui nous font voir qu'il y a quelque chose qui est là et qui s'estompe de plus en plus derrière la barrière. Et c'est nous qui donnons un flou au travers des grilles qui s'instaurent. Moi je ne parlerais pas d'artistique, loin s'en faut. Je dirais merci de cette main tendue au regard sur autre chose. Je ne sais pas pourquoi vous l'avez placé en tant que modèle artistique, mais je suis très attendri de voir la main tendue qu'est la vôtre vis à vis de ce monde, le vrai, nature, sans perversité parce que le monde animal est sans perversité. Il a ses lois certes, dures, il faut se nourrir...

Une femme dans la salle : Alors tu ne vois pas l'artistique ?

MW : Depuis quelques années, je n'ai plus une attitude très revendicative vis à vis de ça. Il y a un nom que j'aurai bien aimé porter. Moi je m'appelle Waquant, ça veut dire oisif, errant, nomade. Mais j'aurais bien aimé m'appeler "Malarmée". Parce que je trouve que c'est comme ça qu'on doit être : un sujet nu, quelqu'un de « mal armé » qui va dans le monde mais qui ne sait pas ce qu'il va trouver et qui accepte même d'être agressé ou qui accepte de poser des gestes et d'être rejeté, mais qui y va. Qui prend sa place malgré tout.

M. : mais vous êtes bien-armée.

MW : Non pas franchement.

M. : Si, si, oser le faire c'est déjà être armé.

MW : Je n'appelle pas ça comme ça, c'est ne pas avoir le choix, c'est ne plus pouvoir supporter. C'est avoir ce devoir envers soi-même, de poser ses pieds quelque part et de dire non.

M. : Je suis d'accord avec vous.

MW : Voilà c'est tout. Je suggère de mettre la vidéo; ceux qui veulent regarder regardent tandis qu'on continue de discuter entre nous.